

Cahiers de la recherche en éducation

1650–1830 : des livres pour les demoiselles ?

Isabelle Havelange

Volume 3, numéro 3, 1996

Discours institutionnels sur la lecture des jeunes : perspectives diachroniques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1017438ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1017438ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté d'éducation, Université de Sherbrooke

ISSN

1195-5732 (imprimé)

2371-4999 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Havelange, I. (1996). 1650–1830 : des livres pour les demoiselles ? *Cahiers de la recherche en éducation*, 3(3), 363–376. <https://doi.org/10.7202/1017438ar>

Résumé de l'article

L'article se propose de dresser un état des lieux des connaissances relatives à la littérature destinée aux demoiselles (1650–1830) et des discours qui l'accompagnent. Après en avoir évoqué l'évolution depuis le XVII^e siècle, il retrace le « démarrage » de la seconde moitié du XVIII^e siècle et ses auteurs pionniers; il tente de cerner l'importance de ce corpus particulier par rapport à l'ensemble de la littérature de jeunesse. Il traite ensuite des thèmes et des genres. Vient enfin le portrait virtuel d'une bibliothèque féminine idéale.



1650-1830 : des livres pour les demoiselles?

Isabelle **Havelange**, Service d'histoire de l'éducation, INRP, Paris

Résumé – L'article¹ se propose de dresser un état des lieux des connaissances relatives à la littérature destinée aux demoiselles (1650-1830) et des discours qui l'accompagnent. Après en avoir évoqué l'évolution depuis le XVII^e siècle, il retrace le «démarrage» de la seconde moitié du XVIII^e siècle et ses auteurs pionniers; il tente de cerner l'importance de ce corpus particulier par rapport à l'ensemble de la littérature de jeunesse. Il traite ensuite des thèmes et des genres. Vient enfin le portrait virtuel d'une bibliothèque féminine idéale.

1. Première période : les prémices (1650-1750)

Dès le Moyen Âge, il existait en France, comme en Angleterre (moins en Italie) un lectorat féminin (Alexandre-Bidon, à paraître). Dans la noblesse, on offrait aux jeunes personnes des abécédaires, des psaumes, des livres d'heures. Mais, hormis quelques très rares exceptions, elles ne disposaient pas de livres différents de ceux qui étaient proposés aux garçons.

1 Cet article s'inscrit dans le cadre d'une recherche sur la littérature enfantine menée au Service d'histoire de l'éducation de l'INRP (Paris). Elle s'appuie sur la constitution d'une base de données des livres destinés à la jeunesse, du Moyen Âge au XX^e siècle, qui compte actuellement quelque 10 000 titres.

Apanage d'une frange étroite de la population, l'accès à la lecture ne s'élargit réellement qu'au XVI^e et surtout au XVII^e siècle avec l'instauration du premier réseau scolaire féminin. S'inscrivant dans la mouvance de la Réforme protestante et de la Contre-Réforme catholique, cette première scolarisation est marquée par une instruction profane qui s'en tient à l'apprentissage des rudiments et à une formation essentiellement religieuse.

Les fillettes s'instruisent alors principalement à partir d'un fonds commun d'ouvrages élémentaires. À cette époque commencent parallèlement à se diffuser les premiers livres écrits spécifiquement pour elles. Il s'agit d'abord de livres de piété produits au sein des nouvelles communautés religieuses ou encore d'adaptations d'ouvrages initialement destinés aux garçons. C'est le cas par exemple de deux grands succès de librairie, l'*Instruction de la jeunesse en la piété chrétienne* de Charles Gobinet (1655) dont une première adaptation pour les filles paraît en 1682 et, un peu plus tard, les très célèbres *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne* de Jean-Baptiste de La Salle : publiées en 1703, une version féminine est donnée moins de vingt ans plus tard². L'une et l'autre de ces versions seront rééditées jusqu'au XIX^e siècle.

À ces adaptations s'ajoutent quelques traités de morale qui prennent la forme du discours d'un parent s'adressant à son enfant. Les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* de la marquise de Lambert (vers 1647-1733) constituent le plus notable de tous les livres de cette catégorie. Ils sont publiés en 1728, plus de trente ans après leur composition et regroupent les deux textes initialement séparés. Les rééditions se succèdent rapidement et feront encore autorité auprès des auteurs de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

L'exemple prestigieux mais marginal des pièces que Racine rédige à l'intention des pensionnaires de Saint-Cyr clôt pour le XVII^e siècle cet éventail étroit³.

Fénelon n'en aborde pas moins le chapitre de la lecture dans son *Traité de l'éducation des filles* (1689)⁴. À commencer par son apprentissage, qu'il désire attrayant à l'égal d'un plaisir. S'opposant à la première passion des enfants pour

2 *Les Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne. Divisées en deux parties. À l'usage des écoles chrétiennes de filles*, Reims : chez Regnaud Florentin, imprimeur du Roi, 1722.

3 *Esther* (1689) et *Athalie* (1690).

4 Nous nous fondons ici sur la publication du *Traité* faite à Paris, chez Klincksieck en 1994, avec une introduction de Bernard Jolibert. Voir le chapitre V (Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfants), p. 51 et le chapitre XII (Suite des devoirs des femmes), p. 90-92.

les contes ridicules et les aventures qu'on leur raconte, il insiste sur la nécessité de leur donner avant tout du goût pour l'histoire sainte.

Parlant plus spécifiquement des femmes, il évoque la fonction orale de la lecture.

Il est honteux, mais ordinaire, de voir les femmes, qui ont de l'esprit et de la politesse, ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles disent; ou qu'elles hésitent, ou qu'elles chantent en lisant, au lieu qu'il faut prononcer d'un ton ferme et uni⁵.

La lecture que la jeune fille pourra faire dans son intimité, cette lecture privée se conçoit d'abord, chez Fénelon, non pas comme délassante ou récréative, mais comme un acte contribuant à la formation de l'esprit et de la morale.

Après ces instructions, qui doivent tenir la première place, je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux filles, selon leur loisir et la portée de leurs esprits, la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions; c'est même le moyen de les dégoûter des comédies et des romans. Donnez-leur donc les histoires grecques et romaines, elles y verront des prodiges de courage et de désintéressement. Ne leur laissez pas ignorer l'histoire de France, qui a aussi ses beautés; mêlez celle des pays voisins, et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Tout cela sert à grandir l'esprit et à élever l'âme à de grands sentiments, pourvu qu'on évite la vanité et l'affectation. [...]

Je leur permettrais aussi [...] la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie, si je voyais qu'elles en eussent le goût, et que leur jugement fut assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses; mais je craindrais d'ébranler trop les imaginations vives, et je voudrais en tout cela une exacte sobriété : tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci et enveloppé, plus il me paraît dangereux [...].

Mal dirigées, les lectures conduisent à l'inverse du but recherché, c'est-à-dire qu'elles éloignent les esprits allumés par une imagination trop vive de leurs devoirs essentiels.

[...] Les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne toujours avec ardeur vers les objets vains et dangereux. Celles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses, et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques où l'amour profane est mêlé; elles se rendent l'esprit visionnaire en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans; elles se gâtent même par là pour le monde : car tous ces beaux sentiments en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde, et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

5 Chapitre XII (Suite des devoirs des femmes), p. 90.

Une pauvre fille, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne point trouver dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros : elle voudrait vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre jusqu'au plus bas détail du ménage!

Fénelon n'envisage pas pour autant ce qui pourrait être une littérature adaptée au public des jeunes lectrices, élaborée pour elles seules, taillée à la mesure de leur éducation. Il faut attendre la seconde moitié du XVIII^e siècle pour assister à un changement significatif.

2. Seconde période : explosion de la littérature de jeunesse (1750-1830)

Un bouleversement profond de la conjoncture intellectuelle ébranle les années 1750. Un regard nouveau sur l'homme et sa destinée remet en question l'équilibre scolaire établi depuis près de deux siècles. En ce qui concerne les garçons, le débat quitte le niveau strictement académique au moment de l'expulsion des Jésuites (1762) qui oblige à une réorganisation de l'enseignement. La même année paraît l'*Émile* de Rousseau. De cette époque date toute une série de projets d'éducation relatifs au contenu des programmes et au statut des professeurs chargés de les diffuser. S'y insère le souci de produire des livres mieux adaptés à l'enfance.

Peu à peu, aux formes traditionnelles du livre pédagogique (rudiments et contes de la «bibliothèque bleue», classiques de collège ou livres *ad usum delphini*) s'ajoutent des ouvrages d'un type neuf, dont la caractéristique essentielle est le souci d'adaptation au monde enfantin et à sa psychologie.

Pour les seules années 1750-1789, le nombre d'ouvrages destinés aux enfants est presque quatre fois plus élevé que pendant les cinquante premières années du siècle, totalisant près de cinq cents titres auxquels on peut ajouter une centaine de rééditions.

Le débat pédagogique des Lumières marque aussi l'éducation féminine. La formation traditionnelle des couvents est mise en opposition avec les bienfaits de l'éducation privée; la nécessité d'une ouverture sur le monde réel s'exprime en même temps que le besoin de l'élargissement du savoir profane. Le public des lectrices est dès lors appelé à s'accroître notablement.

Ici encore intervient Rousseau. Par ses écrits, il a participé à une mutation qui, au XVIII^e siècle, légitime le bonheur par la famille, l'amour conjugal et l'amour des enfants. La place des femmes s'en est trouvée redéfinie. Dans cette optique, l'importance mise sur les responsabilités maternelles dans l'éducation des enfants nécessitait une réelle mise en condition de la petite fille. Le succès de l'*Émile* retentit sur le livre de jeunesse qui devint un important vecteur de cette propagande, et cela en dépit de l'opposition du philosophe aux lectures enfantines (dont n'émerge que le *Robinson Crusœ* de Defoe).

À côté des livres pour les jeunes gens ou à l'usage des deux sexes commencent à se multiplier des titres pour les jeunes demoiselles⁶. Entre 1750 et 1789, ils doublent d'importance passant approximativement d'un douzième à un sixième de l'ensemble du corpus⁷. La Révolution ne marque pas de césure significative. En revanche, la production explose sous le Consulat et l'Empire, suivant en cela l'évolution de la production générale des livres qui est en pleine expansion. Entre 1820 et 1830, le nombre des ouvrages destinés aux demoiselles a décuplé par rapport aux années 1750-1760. Ils représentent toujours près d'un sixième de l'ensemble de la littérature de jeunesse.

Dans les années 1830, la loi Guizot sur l'enseignement primaire trouve un écho majeur dans le domaine de l'édition scolaire en mettant en pratique au niveau national la politique des manuels inaugurée pendant la Révolution. La définition de la littérature de jeunesse s'en trouve profondément modifiée.

3. Une photographie d'ensemble : la répartition des genres entre 1750 et 1830

Les petites filles d'aujourd'hui seraient sans doute bien étonnées de voir ce qui entrait dans la catégorie des livres de jeunesse écrits pour leurs aieules. On ne sera pas surpris de constater l'absence, dans cette nomenclature au féminin, des contes de fées, fables, colloques scolaires, récits de voyages ou livres *ad usum delphini*, qui font partie du fonds général de la littérature enfantine, ou qui sont plus explicitement destinés aux garçons.

6 Les titres seuls indiquent le plus souvent l'intention de l'auteur. Dans les autres cas, une préface sans équivoque ou le choix d'héroïnes strictement féminines ont déterminé nos critères de sélection.

7 Ces estimations sont établies à partir de l'état actuel de notre base de données.

De cet ensemble croissant de titres, on peut dégager une dizaine de genres différents, que l'on peut tenter d'axer autour de quatre thèmes principaux : la morale, les savoirs profanes, la piété et les loisirs ou récréation. Ces thèmes, souvent étroitement imbriqués sous l'Ancien Régime, se dissocient progressivement, corollaire de la diffusion nouvelle des manuels scolaires.

Le premier groupe qui, dès les années 1750-1760, marque l'essor de la littérature destinée aux demoiselles tient des quatre aspects à la fois. Il s'agit des «magasins» – ou magasins selon les graphies – mis à la mode par madame Leprince de Beaumont (Leprince de Beaumont, 1756, 1760, 1764). Ils présentent, sous forme de dialogues entre une gouvernante et ses élèves, des textes et des extraits de divers types : les parties didactiques sont entrecoupées de contes, d'historiettes, d'éléments de morale et de règles de bienséance. Les parties amusantes ou instructives destinées aux enfants alternent avec la mise en scène d'une réflexion plus proprement pédagogique destinée aux éducatrices. L'auteur insiste dans la préface de son premier *Magasin* sur la volonté – audacieuse à son époque – qu'elle a de se mettre au niveau de ses jeunes lectrices.

[...] Je communiquai mon manuscrit à un grand nombre de personnes. Quelle fut ma surprise! Plusieurs d'entre elles, dont le goût éprouvé peut servir de règle, m'avouèrent qu'il les avait amusées assez, pour ne l'avoir pu quitter avant de l'avoir achevé. Ce succès inespéré me découragea absolument. J'ai voulu travailler pour les enfants, me disais-je, j'ai manqué mon but, puisque les personnes faites s'amusent de mon ouvrage. Cette crainte me fit suspendre l'impression; il me fallait d'autres juges, et je les ai cherchés parmi mes écolières de tous les âges. Elles ont toutes lu mon manuscrit. L'enfant de six ans s'en est divertie, aussi bien que celle de dix ou de quinze. Plusieurs d'entre elles, à qui je désespérais de faire naître le goût pour l'étude, en ont écouté la lecture avec une avidité, qui ne me laisse rien à souhaiter, et qui me répond du succès. Je me suis convaincue absolument par cette expérience d'une chose que je soupçonnais. Le dégoût d'un grand nombre d'enfants pour la lecture, vient de la nature des livres qu'on leur met entre les mains; ils ne les comprennent pas, et de là naît inévitablement l'ennui [...].

Elle développe ainsi en trois phases un traité complet d'éducation qui, destiné d'abord à ses élèves de la noblesse anglaise, lui attire en peu de temps la notoriété. La formule est rapidement consacrée par des imitations. Nous ne citerons parmi celles-ci que le *Magazin des sciences et des beaux-arts*, à l'usage des adolescents que Formey publie en 1768 (Formey, 1768).

Mais l'influence de madame Leprince de Beaumont va s'atténuer en même temps que s'impose le partage entre livre de récréation et livre d'instruction, entre livre de l'enfant et manuel de l'éducateur. Madame Campan l'exprime nettement dès le début du XIX^e siècle.

Le premier de tous les livres d'éducation est parfait, mais on en a méconnu l'emploi. Ce premier ouvrage est le Magasin des enfans de M^{me} Leprince de Beaumont. Les dialogues sont écrits pour les gouvernantes et les institutrices; les contes seuls sont faits pour être lus aux enfans ou par eux. J'ai su par une parente de M^{me} de Beaumont que telle était son intention. En effet, il ne faut pas dévoiler à la jeune fille le petit «mécanisme» que l'on fait jouer pour la diriger et lui faire lire la faute et la réprimande sur le même ton. Que la gouvernante apprenne dans ce livre comment il faut reprendre son élève, le modèle est parfait, je le répète (Campan, 1824, 399).

Les rééditions n'iront pas au-delà des années 1820. Seuls resteront célèbres quelques contes comme *La Belle et la Bête*, que madame Leprince de Beaumont avait inséré dans le premier de ses *Magasins*.

Parallèlement à cette première catégorie d'ouvrages se développe l'important registre des livres de morale. On y trouve aussi bien d'austères «traités», qui n'ont recours à aucune mise en scène, que des «récits» qui font un appel même embryonnaire à la fiction.

Ces récits se transforment en histoires plus construites, mettant en scène les enfans et leur univers familial. Ils prennent en quelque sorte le relais (temporaire) du conte et du merveilleux. Pour les rationalistes des Lumières, l'enfant est un être qu'il faut éduquer aux réalités sociales. Le conte de fées évolue alors vers l'historiette morale qui connaît un extraordinaire développement, puisqu'elle représente en 1830 la plus grande partie des ouvrages destinés aux filles. C'est à Berquin (1747-1791) que l'on en doit l'introduction en France : il en émaille les livraisons périodiques de *L'ami des enfans* (1782-1783) puis de *L'ami de l'adolescence* (1784-1785). Elles donneront lieu tout au long du XIX^e siècle à la longue série des «berquinades» : ainsi qualifie-t-on ces petites pièces mièvres et sentimentales qui véhiculent la morale conventionnelle de l'époque. Du moins ces fictions morales, dépourvues de périlleuses situations romanesques et surtout de toute description de vice, détournent-elles des romans si redoutés pour la moralité féminine.

Envahissante dans la littérature de jeunesse jusqu'au début du XIX^e siècle, la littérature didactique, quant à elle, se dissocie du récréatif avec la généralisation du manuel. Jusque-là, trois traits principaux marquent les ouvrages diffusant le savoir aux demoiselles. D'une part, ils illustrent l'idée, prégnante à l'époque, selon laquelle l'éducation se doit d'être «amusante». Au-delà de la traditionnelle présentation par questions et réponses, ce principe cherche à se matérialiser de

diverses manières : présentation ludique du savoir, mise en scène sous forme de lettres, d'entretiens, de promenades, ou encore alternance de passages didactiques avec des parties plus récréatives.

D'autre part, les auteurs ne peuvent concevoir pour les filles qu'une instruction inféodée à la morale, qu'il s'agisse de l'apprentissage du français (*Alphabet moral des petites demoiselles*⁸), de la géographie, de la mythologie ou à plus forte raison de l'histoire. L'intention en est explicite dans de nombreux titres comme par exemple *Les annales de la vertu, cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes* de madame de Genlis⁹.

*À chaque instant, elle [l'histoire] est souillée par des détails qui choquent la raison, blessent la pudeur, et révoltent l'humanité. Il n'existe presque pas de livres d'histoire qu'on puisse laisser lire à une jeune personne sans inconvénient [...]. Les actions vertueuses paraissent en fort petit nombre dans la masse totale de l'histoire; mais recueillies et réunies, elles produiront un ouvrage très étendu et sans doute intéressant [...]. Cet ouvrage n'existe dans aucune langue; pour l'entreprendre, il fallait les extraits de douze ans de lecture [...]*¹⁰.

La superficialité, enfin, est la marque obligée du savoir féminin. De même que, dans le domaine artistique, le génie est apanage masculin, l'érudition est de mauvais aloi chez une jeune fille. L'aventure de l'esprit ne doit pas devenir importante au point de faire négliger à la jeune fille l'essentiel de ses fonctions d'épouse et de mère. Seule exception à la règle, l'économie domestique. Jugée autrefois indigne d'entrer dans l'ordre des préoccupations aristocratiques, si ce n'est dans l'éducation des Saint-Cyriennes, elle occupe en 1830 une place de premier plan dans l'éducation féminine.

Les biographies exemplaires, qui relèvent à la fois de la morale et de l'histoire, constituent une autre catégorie spécifique d'ouvrages avec son type particulier d'écriture. Elles présentent des modèles exclusivement féminins, palette de saintes, de reines, de femmes de lettres ou de sciences. Comme pour les répertoires de biographies masculines, une évolution se dessine qui, au XIX^e siècle, privilégie la vertu par rapport au prodige ou à la célébrité. L'exemple de Blanchard, qui d'auteur se fait bientôt libraire-éditeur pour la jeunesse, illustre cette évolution : après l'accueil flatteur réservé par le public à son *Modèle des enfans*, il écrit et publie lui-même en 1811 un *Modèle des jeunes personnes* (Blanchard, 1811) qui, en 1836, en

8 Anonyme, seconde éd., s.l. [Paris : A. Eymery], s.d. (av. 1826).

9 Paris : M. Lambert et J.F. Baudouin, 1781, 2 vol.

10 1781, préface, p. 2-3.

est à sa 14^e édition! À l'exception de rares exemples puisés dans les familles royales ou l'aristocratie, il met en scène tout un petit monde de rosières, d'orphelines, de nourrices et de servantes. Leur vertueux profil cautionne l'image paternaliste et rassurante que voulaient alors se faire du peuple les classes plus favorisées.

La Révolution n'inspira pas, à de rares exceptions près, les auteurs de répertoires biographiques féminins. Il en va de même des auteurs de catéchismes nationaux, qui ne s'adressent presque jamais aux seules filles : on peut voir peut-être dans cette absence la méfiance ou le désintérêt des révolutionnaires pour la question féminine.

La catégorie des livres de piété ou fictions pieuses, où l'on pourrait également classer les vies de saintes ou d'héroïnes chrétiennes, offre des itinéraires de retraite et surtout des préparations à la communion, comme les *Instructions familières d'une institutrice sur les vérités de la religion, pour disposer ses élèves à la première communion*¹¹ de madame Mallès de Beaulieu. Il est à remarquer que la religion, dans l'ensemble de cette littérature destinée à la jeunesse qu'elle imprègne largement, est tout orientée vers l'accomplissement des devoirs de la vie civile. L'encouragement à la vie religieuse n'a pas sa place ici.

Après les dévotions, les loisirs. À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, le théâtre de société fait fureur. Madame de Genlis, «gouverneur» des enfants de la famille d'Orléans, révolutionne le genre en le mettant à la portée de l'enfance. La critique et le public font un accueil enthousiaste aux petites pièces qu'elle présente en 1779 dans son *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*¹². L'intrigue adroite ne contient aucun rôle d'homme ni aucun sentiment d'amour et s'inscrit dans le quotidien. Le genre fait florès. Voulant sans doute profiter du marché ouvert trois ans auparavant par madame de Genlis, les vingt-quatre petits volumes de *L'ami des enfants* de Berquin, par exemple, contiennent presque tous un drame, de un à trois actes, généralement imité de l'allemand.

Au XIX^e siècle apparaissent, d'abord peu nombreux, de nouveaux types d'ouvrages. Parmi eux, nous regroupons sous l'intitulé d'«arts et métiers» les manuels de travaux féminins ou les livres de recettes, comme *La petite cuisinière*

11 Paris : Le Cerf, 1824.

12 Paris : Panckoucke.

habile de madame Friedel (1821). Ils font partie de toute une série de manuels pratiques et correspondent à un élargissement du public désormais préoccupé d'efficacité et d'utilité. Vient ensuite une rubrique des jeux de société ou d'adresse, comme les *Jeux des jeunes filles de tous les pays* (Lefranc, Gouffé et Naudet, 1823). Terminons en chansons avec des titres comme le *Petit chansonnier des pensions, pour 1810, étrennes aux jeunes demoiselles*¹³.

Les auteurs qui ont marqué de leur empreinte de « pionniers » cette première période d'une véritable littérature pour la jeunesse (Havelange, 1989) ont activement participé à cette féminisation du livre de jeunesse. À mesdames Leprince de Beaumont et de Genlis, joignons madame d'Épinay, qui, avec ses *Conversations d'Émilie* (1774), obtient en 1783 la première attribution du prix Monthyon, fondé pour récompenser l'ouvrage le mieux écrit et le plus utile aux mœurs. Reconnaissance morale, mais aussi littéraire à une époque où la production à l'usage de l'enfance cherche ses lettres de noblesse.

Pendant le premier tiers du XIX^e siècle, les premiers – et encore relativement modestes – éditeurs et libraires pour l'éducation (Pierre Blanchard, Alexis Eymery ou Eugène Balland) ont non seulement publié mais écrit pour les filles, consacrant une évolution croissante et irréversible.

4. La bibliothèque féminine idéale

Cet examen des différents types d'ouvrages écrits pour les demoiselles ne nous renseigne que partiellement sur les lectures féminines qui, nous l'avons vu, allaient au-delà des seuls titres qui leur étaient consacrés. La démonstration en est aussitôt faite grâce à l'examen des conseils de lecture que les auteurs dispensent régulièrement dans ces ouvrages destinés aux enfants. La littérature enfantine en effet, encouragée d'abord avec enthousiasme par les pédagogues, ne tarde pas à provoquer des critiques. À côté des bons ouvrages se trouvent des livres médiocres « vantés par les libraires au retour de chaque nouvelle année, et que les gens du monde, vrais enfans, s'empressent d'acheter à cause des belles images et des belles reliures » (Bérenger, 1810).

13 Anonyme, Paris : Favre, 1810.

Certains auteurs ont poussé la démarche jusqu'à proposer des listes de livres que nous qualifierions de bibliothèques idéales. La comparaison de deux de ces listes, données respectivement en 1798 et 1816, présente d'étonnantes différences.

La première est publiée par M^{lle} Lenoir (1798), et propose un classement en fonction de l'âge des élèves (de huit à dix-huit ans) : en tout cent soixante-neuf titres, dont une vingtaine sont écrits pour la jeunesse, et douze seulement pour les filles, le reste appartenant au domaine de la littérature générale.

J'ai ajouté la liste des livres que j'ai fait lire à mon élève dans le cours de dix années d'éducation, parce que j'ai pensé qu'elle pourroit être utile à l'institutrice qui n'a pas encore une longue expérience. Il faudra cependant avoir soin d'observer l'ordre dans lequel ils sont placés, et ne les donner que graduellement et à mesure que l'esprit se développe, de peur de gêner le goût en se pressant trop de le former. Il faut en excepter les Fables de La Fontaine, dont la simplicité convient à l'enfance, et qui sont faites pour plaire dans tous les âges. L'expérience m'a convaincue que c'est le livre des enfans, ce qu'ils retiennent le mieux, et qu'il est impossible de lui en substituer un autre (Ibid., X).

L'auteur, afin de satisfaire au goût nouveau du public pour les langues, inclut dans sa liste trente-trois titres en anglais et quinze en italien. Elle offre aux jeunes filles des livres de religion, de morale, d'histoire, de géographie, de littérature, des récits de voyage et des ouvrages d'astronomie. Elle recommande quelques auteurs classiques, non sans restrictions :

Il est bon d'avertir aussi qu'il est des livres de ce catalogue dont la lecture est indispensable dans l'éducation littéraire, mais dont beaucoup de morceaux blessent la délicatesse et font rougir la pudeur : ce sont cependant des auteurs classiques : il faut les connaître, mais il faut les faire lire avec prudence. L'Arioste¹⁴, par exemple, ne doit pas être confié à la jeunesse. Il faut que l'institutrice le lise elle-même, qu'elle en fasse remarquer les beautés, et qu'elle sache jeter un voile sur les défauts par une prudente omission, et cela sans y mettre de mystères (Lenoir, 1798, X-XI).

À côté d'Arioste, elle propose aux plus âgées des lectrices les œuvres de Corneille, de Molière, de Racine...

Les philosophes sont également représentés dans sa liste, principalement Voltaire avec l'*Histoire de Charles XII*, l'*Histoire de Pierre le Grand*, les *Comédies* ou le *Théâtre*.

14 Dont elle propose le *Roland furieux* en italien.

La seconde liste ou «modèle de bibliothèque pour les personnes qui s'occupent de l'éducation des filles» est insérée dans un ouvrage qu'Antoine Caillot (1816), ancien maître ès arts, publie pour les demoiselles. Elle contient cent onze titres, dont douze sont écrits pour la jeunesse et sept plus spécifiquement pour les filles. La présentation ne s'en fait plus par âge, mais par rubriques : théologie et piété, morale, sciences, grammaire et littérature, histoire et géographie, voyages.

La place de plus en plus grande que prend la science est flagrante : il y a cinq fois plus d'ouvrages ici que dans la première liste.

Le choix de livres opéré par Caillot est très différent de celui de M^{lle} Lenoir. Dix-huit titres à peine se retrouvent à la fois chez l'un et chez l'autre¹⁵, ce que l'on peut imputer partiellement à l'évolution des mentalités : Voltaire, cette fois, n'est représenté que par *La Henriade*. Dans la rubrique «morale», l'auteur exprime d'ailleurs nettement son opposition à «la secte philosophique qui dominait en France il y a quelques années» (Caillot, 1816, 234). Ces disparités expriment surtout les hésitations qu'éprouvaient alors les contemporains devant le choix des lectures féminines, et plus généralement à la place des femmes vis-à-vis du savoir et de la culture.

Conclusion

Nos deux listes cependant ont un point commun, avec lequel nous allons conclure. Au même titre que le souci de définition des bons livres ou que le désir d'une censure souvent réclamée, elles manifestent le besoin de contrôle des lectures féminines. Ne sont approuvés que les livres qui profitent à l'élévation morale de la demoiselle, qui lui forment l'âme, donnent de la consistance à sa réflexion et lui procurent le goût des occupations sérieuses, par opposition aux œuvres d'imagination (principalement les romans), qui risquent de la détourner de ses devoirs. Ainsi le choix des lectures est-il tout entier déterminé par la vision sociale du rôle féminin.

15 *L'école des mœurs* de Blanchard; les *Conversations d'Émilie* de madame d'Épinay; les *Œuvres* de madame de Lambert; les *Lettres d'Adèle et Théodore* de madame de Genlis; *Les veillées du château* du même auteur; *Les aventures de Télémaque* de Fénelon; les *Œuvres* de J. B. Rousseau; les *Lettres* de madame de Sévigné; *Le spectacle de la nature* de Pluche; le *Dictionnaire des synonymes* de l'abbé Girard; l'*Histoire universelle* de Bossuet; l'*Histoire ancienne* de Rollin; l'*Histoire d'Angleterre* de Hume; *Les Révolutions romaines, de Suède, et de Portugal* de Vertot; *Les Révolutions d'Angleterre* par le P. D'Orléans; *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* par l'abbé Barthélemy.

Un siècle et demi plus tôt, Fénelon déjà ne redoutait-il pas que l'univers protégé et isolé où les éducateurs cantonnent leurs élèves ne se brise au simple contact de lectures dangereuses?

Références

ALEXANDRE-BIDON, D. (à paraître).

Lectures enfantines au Moyen Âge. In S. Le Men et J. Glénisson (dir.), *Éducation et récréation – Histoire de la littérature de jeunesse en France* (Tome 1, M. Manson (dir.), *De Charlemagne à Guizot*). Paris : Picard.

BÉRENGER, L.-P. (1810).

Morale chrétienne en action, ou choix d'histoires édifiantes, d'anecdotes, de contes moraux, de dialogues, de lettres, etc.; propres à servir de lectures instructives et amusantes dans les pensionnats de jeunes personnes. Lyon : A. Leroy.

BLANCHARD, P. (1811).

Modèle des jeunes personnes, ou traits remarquables, actions vertueuses, exemples de bonne conduite, et morceaux extraits des meilleurs écrivains qui se sont occupés de l'éducation des filles. Paris : P. Blanchard et cie.

CAILLOT, A. (1816).

Tableau des exercices et de l'enseignement en usage dans un pensionnat de jeunes demoiselles dirigé par une sage institutrice. Paris : Brunot-Labbé.

CAMPAN, M^{ME} (1824).

De l'éducation, suivi des Conseils aux jeunes filles, d'un théâtre pour les jeunes personnes et de quelques essais de morale. Paris : Beaudoin frères.

FRIEDEL, L.B.A. (1821).

La petite cuisinière habile, ou l'art d'apprêter les aliments avec délicatesse et économie, suivi d'un traité sur les confitures et sur la conservation des fruits et légumes les plus estimés. Paris : Friedel et Gasc.

GOBINET, C. (1682).

Instruction chrétienne des jeunes filles, tirée [par M. Marguot] du livre de l'*Instruction de la jeunesse* fait par M. Gobinet. Paris : F. Le Cointe et Élie.

FORMEY, J.-H.-S. (1768).

Magazin des sciences et des beaux-arts, à l'usage des adolescents, ou dialogues entre un gouverneur et son élève. Amsterdam : M. Magerus.

HAVELANGE, I. (1989).

Les auteurs pionniers. In I. Havelange, S. Le Men et M. Manson (dir.), *Le magasin des enfants. La littérature pour la jeunesse (1750-1830)* (p. 7-23). Montreuil : Association Bicentenaire Montreuil, Ville de Montreuil.

LEFRANC, GOUFFÉ et NAUDET (1823).

Jeux des jeunes filles de tous les pays, représentés en 25 lithographies; d'après ou par MM. Xavier Le Prince, Colin et Noël, offrant des costumes de toutes les nations; avec l'explication détaillée des règles de chaque jeu, accompagnés de fables nouvelles. Paris : Nepveu et Giroux.

LENOIR, M^{LLE} (1798).

L'institutrice et son élève ou dialogues à l'usage des jeunes demoiselles. Londres : Imprimeur de Baylis.

LEPRINCE DE BEAUMONT, M. (1756).

Magasin des enfants, ou dialogues entre une sage gouvernante et ses élèves de la première distinction (2 volumes). Londres : J. Haberkorn.

LEPRINCE DE BEAUMONT, M. (1760).

Magasin des adolescentes, ou dialogues entre une sage gouvernante et plusieurs de ses élèves de la première distinction (2 volumes). Londres : J. Haberkorn.

LEPRINCE DE BEAUMONT, M. (1764).

Magasin pour les jeunes dames qui entrent dans le monde, se marient, leurs devoirs dans cet état et envers leurs enfants, pour faire suite au Magasin des adolescentes (3 volumes). Londres : J. Nourse.

Abstract – The aim of this article is to draw up an overview of what is known about literature for young ladies and the discourse that accompanied it from 1650 to 1830. After reviewing the development of the body of work from the seventeenth century, the article gives an account of the “launch” of the second half of the eighteenth century and that era’s pioneering authors. It seeks to pinpoint the significance of this particular literary corpus in relation to literature for youth in general. Next it discusses themes and genres. Last, the article presents a virtual portrait of an ideal young ladies’ library.

Resumen – Este artículo trata de presentar un estado de los lugares de conocimientos relativos a la literatura destinada a las chicas (1650-1830) y los argumentos que la acompañan. Después de haber evocado la evolución desde el siglo XVII, el artículo ubica el “arranque” de la segunda mitad del siglo XVIII y sus autores pioneros. El artículo trata de cernir la importancia de ese *corpus* particular en relación al conjunto de literatura juvenil. Enseguida trata sobre temas y géneros; finalmente muestra el perfil ideal de una biblioteca femenina.

Zusammenfassung – In diesem Artikel wird versucht, die derzeitigen Kenntnisse im Bereich der Mädchenliteratur (1650-1830) und der betreffenden Auffassungen zusammenfassend darzulegen. Zunächst wird die Entwicklung seit dem 17. Jahrhundert kurz dargestellt. Dann wird auf den “Start” in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts und auf bahnbrechende Autoren hingewiesen. Es wird erwogen, welche Bedeutung dieser Literatur innerhalb der gesamten Jugendliteratur zukommt. Anschließend werden Themen und Literargattungen besprochen. Zuletzt wird beschrieben, wie eine ideale Frauenbibliothek aussehen könnte.